

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MGR. C. F. BAILLARGEON

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Virtute vivit, memoria vivit, gloria vivet. Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra dans la gloire.

Monseigneur Charles-François Baillargeon, Archevêque de Québec, est né à l'Île aux Grues le 26 avril 1798. Son père était le sieur François Baillargeon, et sa mère Dame Marie-Louise Langlois de Saint-Jean. Ses premiers ancêtres venus en ce pays s'appelaient Jean Baillargeon, de la paroisse de Londigny, en Angoumois, et Marguerite Guillebourday, de Marçay, en Poitou ; leur mariage fut célébré à Québec et 1650. Le sieur Jean Baillargeon s'établit d'abord dans l'île d'Orléans, en cette partie qui forme aujourd'hui la paroisse de Saint-Laurent.

A l'époque de l'enfance de Mgr. Baillargeon, l'île aux Grues, dont la population était peu considérable, n'avait pas l'avantage de posséder un curé résident ; elle était visitée à de rares intervalles par le curé du Cap Saint-Ignace. M. Viau, devenu plus tard grand vicaire de l'Archevêque de Québec, était alors curé de cette paroisse, et, dans ses visites à l'île aux Grues, il avait bien su remarquer la supériorité du jeune Baillargeon sur les enfants de son âge. Un jour, il le fait mander. " Sais-tu lire, mon cher ? lui dit-il.—Non, M. le curé, répond l'enfant avec candeur ; mais je désire beaucoup apprendre à lire.—Aimerais-tu à faire des études ?—Je le voudrais bien ; mais mes parents ne peuvent pas me mettre au collège.—Mon enfant, il me suffit de savoir que tu désires étudier ; je me charge de tout." Dès ce jour, M. Viau le prit avec lui, lui montra à lire, et lui donna les premières leçons de latin ; les progrès rapides du jeune élève remplirent le professeur d'admiration et de bonheur.

En 1813, M. Viau plaça le jeune François dans un modeste collège qui venait de s'ouvrir à Saint-Pierre, Rivière du Sud. Dans sa courte existence, ce collège se glorifie de compter parmi ses élèves trois prélats : Mgr. Baillargeon, Mgr. Blanchet, archevêque d'Orégon, et son frère l'évêque de Nesqually, dans le même territoire ; l'état lui doit aussi l'un de ses hommes les plus distingués, l'honorable René-Edouard Caron.

Un an plus tard, M. Viau envoyait son protégé au collège de Nicolet.

Le 16 octobre 1814, M. Archambault, directeur du collège de Nicolet, écrivait à Mgr. Plessis :

“ Le jeune homme de M. Viau vient enfin d'arriver ; il est pour la méthode. Son nom est Charles-François Baillargeon ; son âge, 16 ans. C'est un grand garçon, bien fait, bonne mine et montrant quelques dispositions.” Une liste de prix envoyé à Mgr. Plessis, le 9 août 1816, par M. Archambault, nous prouve qu'en effet il avait *quelques dispositions* ; car il finit déjà sa rhétorique, et remporte le premier prix d'excellence, et les premiers prix d'amplification française, d'amplification latine, et de version.

Il termina ses études classiques en 1818. Mgr. Plessis, qui l'affectionnait beaucoup, le tonsura dans l'automne de la même année, et le nomma professeur au collège qu'il venait d'établir dans la paroisse de Saint-Roch de Québec. Après avoir enseigné pendant trois ans dans cette institution, tout en faisant ses études théologiques, il fut appelé au petit séminaire de Québec, où on lui confia la classe de rhétorique ; il s'acquitta de cette charge avec un succès remarquable. Il était en même temps surveillant avec M. Baillargé. Le 1er juin 1822, il fut ordonné prêtre par Mgr. Plessis, et nommé aussitôt chapelain de l'église de Saint-Roch, qui, à cette époque, n'était qu'une succursale de N.-D. de Québec. Il fut aussi chargé de la direction du collège de Saint-Roch.

Sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'était affaiblie davantage pendant l'année 1826, et ne lui permettait plus de continuer le double travail qui lui avait été confié. Le 26 septembre 1826, Mgr. Panet le nomma à la petite cure de Saint François (île d'Orléans.)

Dans la cure de Saint-François, sa santé se rétablit si rapidement, que, l'année suivante, il fut chargé du soin des deux cures du Château-Richer et de l'Ange-Gardien, qu'il desservit jusqu'au premier octobre 1831. Les quarante années qui se sont écoulées depuis cette époque, n'ont pu effacer dans la mémoire des fidèles de ces paroisses le souvenir de ses précieuses qualités et de ses grandes vertus. Ce fut alors (1831) que Mgr. Panet le choisit pour le mettre à la tête de la cure de Québec, devenue vacante par l'élévation de M. Signay à l'épiscopat.

Le jeune curé, accoutumé au ministère modeste de la campagne, qui était plus selon ses goûts, n'accepta ce poste élevé qu'avec la plus grande répugnance et la plus vive douleur ; encore ne s'y déterminait-il que sur un ordre formel de son évêque. “ Le bien de la religion, écrivait Mgr. Panet le 19 septembre 1831, exige que vous soyez placé à ce poste, et je vous déclare que je ne reviendrai pas sur votre nomination.”

L'été suivant, 1832, la ville de Québec fut visitée pour la première fois par le choléra, qui venait de faire tant de ravages en Europe ; le fléau fournit au nouveau curé l'occasion de déployer son zèle et sa charité. On le voyait nuit et jour auprès des malades, soit dans les hôpitaux, soit à

domicile, préparant à la mort ceux qui avaient été frappés de cette cruelle maladie. Sa sollicitude ne se borna pas à ce pénible ministère ; la mort avait fait un grand nombre de veuves et d'orphelins parmi les habitants de Québec et surtout parmi les émigrés venus en grand nombre de l'Irlande. Aussitôt que la maladie eut diminuée, il s'appliqua à soulager tant de familles réduites à la plus grande misère, recueillit les orphelins, et les plaça avantageusement pour la plupart dans les campagnes du district de Québec.

L'année 1834 le vit déployer le même zèle et la même charité dans des circonstances à peu près analogues. On sait que les désastreux incendies de 1845 avaient plongé Québec dans un malheur et dans une ruine qui parraissaient irréparables ; mais on se rappelle comment la charité presque du monde entier vint au secours de notre cité ; on connaît aussi quel fut le dévouement de tous les citoyens sans distinction d'origine ou de religion. Toutefois, on se plaît à reconnaître que le curé de Québec, malgré une santé délabrée, fut, par son énergie, l'âme du comité chargé de distribuer les secours ; ses idées pratiques frappèrent tout le monde, furent adoptées, et produisirent de merveilleux résultats.

Dans l'été de 1849, le choléra éclata de nouveau à Québec. M. Baillargeon venait à peine d'arriver à Cacouna, pour y prendre un repos que les médecins avaient jugé tout à fait nécessaire, lorsqu'il apprit la funeste nouvelle ; aussitôt il se prépara à revenir au milieu de son troupeau. Ses amis, voulant le retenir, lui représentent que l'état de sa santé non seulement le dispense mais encore lui fait un devoir de ne pas s'exposer. " Non, dit-il, c'est mon poste ; heureux si Dieu me fait la grâce de mourir au milieu de mes brebis, en les préparant à la mort." Il était pasteur, et il avait bien des fois médité ces paroles de l'Apôtre : " pour moi, je donnerais tout avec joie, et me donnerais encore moi-même pour vos âmes ;" et ces autres de Notre Seigneur : " le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis."

Une des principales obligations du bon pasteur, est de prendre soin de la jeunesse ; aussi M. Baillargeon ne négligea pas cette partie si considérable et si intéressante de son troupeau. Avec le secours de la société d'Education du district de Québec, il fit venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, et confia à leurs mains habiles l'éducation des enfants du peuple. Les sacrifices qu'il s'imposa pour l'établissement des Chers Frères, comme il les appelait toujours, sont énormes, et Dieu seul en connaît l'étendue.

Sa charité pour les pauvres ne connaissait pas de bornes. Il créait tous les jours de nouveaux moyens, inventait de nouvelles combinaisons pour les secourir efficacement. Sous lui (1846), l'admirable société de Saint-Vincent-de-Paul fut établie à Québec, et il lui donna une impulsion si énergique, qu'elle n'a cessé depuis de se développer et d'étendre son action bienfaisante et salutaire.

Si l'on veut se former une juste idée du travail assidu et pénible qu'exigeait l'administration de la cure de Québec, il faut se rappeler qu'à cette époque toute la ville, moins Saint-Roch, était desservie par le curé de N.-D. et ses vicaires. Cependant, au milieu de ses travaux incessants, M. Baillargeon savait encore trouver des moments pour l'étude ; il était très-versé dans la science théologique, et dans la connaissance des SS. Pères et des divines écritures. Sa traduction du Nouveau Testament, si estimée, a été faite pendant qu'il était curé de Québec.

Les évêques du Canada résolurent, en 1850, d'envoyer à Rome un agent pour y traiter certaines affaires intéressant la religion. M. Baillargeon leur inspira toute confiance ; ils le choisirent unanimement pour cette mission importante, et le nommèrent leur grand vicaire. Il partit pour la ville éternelle, le 30 mai 1850.

Il y avait à peine trois mois qu'il était rendu à Rome, que la mort enlevait à Québec son vénérable archevêque Mgr. Signay. Son successeur, Mgr. Turgeon, obligé par son grand âge et la faiblesse de sa santé, de demander le secours d'un coadjuteur, adressa au Souverain-Pontife une requête à cet effet, et désigna l'agent des évêques du Canada. Il écrivit aussitôt à M. Baillargeon pour lui apprendre qu'il demandait un coadjuteur au Saint-Père, et lui dire de prier à son intention afin que le nouveau prélat fût suivant le cœur de Dieu.

La requête envoyée au Souverain-Pontife par Mgr. Turgeon, fut signée par tous les évêques du Canada. Les vénérables prélats, sachant d'avance que M. Baillargeon ferait l'impossible pour se soustraire à l'épiscopat, avaient eu soin de supplier Sa Sainteté de ne pas avoir égard à ses résistances. Ce document est trop important pour ne pas être cité presque dans son entier. Il est daté du 2 novembre 1840, et adressé au cardinal Franzoni.

.....“ Cet ecclésiastique, qui redoute d'autant plus le fardeau de l'épiscopat qu'il est plus digne de le porter, fera sans doute tous ses efforts pour obtenir de n'en être point chargé ; mais j'espère que ses résistances seront inutiles, et que l'autorité du Souverain-Pontife interviendra, s'il est nécessaire, pour l'obliger en vertu de la sainte obéissance à répondre à nos vœux.

“ Les motifs qui nous portent à demander à Sa Sainteté avec tant de d'insistance qu'il veuille bien me donner M. Baillargeon pour coadjuteur, sont, que ce digne prêtre joint à une vertu consommée, une science profonde dans les matières ecclésiastiques, un grand zèle pour la discipline, une fermeté de caractère qui ne se dément jamais au milieu même des plus grandes difficultés, une grande connaissance des hommes, une prudence et une habileté remarquables dans les affaires. Il jouit en outre de la confiance non-seulement de tout le clergé de l'archidiocèse de Québec et de celui des autres diocèses de la province ecclésiastique, mais encore

de tous les laïcs, parmi lesquels se trouvent beaucoup de protestants qui ont su apprécier en bien des circonstances sa capacité et son mérite. Il est vrai que sa santé pourrait paraître un prétexte plausible à son refus d'accepter l'épiscopat ; mais cette considération sera regardée, je l'espère, comme d'une importance minime à côté de toutes les autres qualités qui le rendent propre à cette dignité. Malgré la faiblesse de sa santé, il n'en a pas moins rempli, de la manière la plus honorable à la religion, les devoirs de curé de la paroisse la plus considérable de l'archidiocèse de Québec dans les circonstances les plus difficiles, et j'ai lieu d'espérer qu'elle lui permettra de remplir également bien ceux de la charge épiscopale, qui présente rarement plus de difficultés.

“ Que V. E. me permette d'ajouter que les temps deviennent mauvais pour l'Eglise du Canada, que l'orage qui gronde en Europe a aussi quelque retentissement dans cette partie du nouveau monde, et que nul homme n'est plus apte à la conjurer que le sujet que nous recommandons au choix du Souverain-Pontife.”

Les évêques ne s'étaient pas trompés ; M. Baillargeon, dont la santé avait toujours été chancelante, se trouvait alors tellement affaibli par la maladie, qu'il croyait ne jamais revoir le Canada ; il avait même cherché une maison hospitalière où il pût mourir en paix. L'état misérable de sa santé était son plus fort argument pour décliner la lourde charge de l'épiscopat. Un instant, le Saint-Père fut ébranlé ; mais, se rappelant que les évêques du Canada insistaient fortement pour que le mauvais état de sa santé ne fût pas un obstacle, il obligea le pauvre malade à accepter le fardeau.

Le 23 février 1851, Mgr. de Tloa écrivait à son frère, curé de Saint-Nicolas, pour lui annoncer sa consécration. Rien de plus ravissant :

“ Frère, en face de l'île aux Grues est une petite île *île au Canot* (1). Là habitait seul, il y a maintenant quarante-trois ans, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était absent, la femme fut réveillée par les cris d'un jeune enfant. Elle se lève, le prend dans ses bras, l'apaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre ; la tempête grondait. Ses six jeunes enfants dormaient d'un paisible sommeil ; elle seule veillait au milieu des ténèbres. S'étant mise à considérer son isolement, l'abandon où elle se trouvait, sa pauvreté, le triste avenir de sa nombreuse famille, elle se sentit le cœur pénétré de douleur ; et, après s'être recommandée à la sainte Vierge, à laquelle elle avait une grande confiance, elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup, une voix se fait entendre, et lui dit : “ Console-toi, deux de tes enfants seront prêtres, et l'un de ces deux prêtres sera évêque.” Aujourd-

(1) La lecture de cette lettre pourrait peut-être faire croire que l'illustre prélat est né à l'île au Canot ; mais il n'en est rien : peu après sa naissance, ses parents habitaient cette île pendant quelque temps, et revinrent ensuite résider de nouveau à l'île aux Grues.

d'hui, le premier de ces prêtres est évêque de Tloa, *in partibus infidelium*, siège suffragant de Myre, illustré par le grand Saint-Nicolas, et coadjuteur de l'archevêque de Québec; et le second est curé de la paroisse de Saint-Nicolas, près de Québec.

“ Quelle était cette voix ?

“ Oui, c'est aujourd'hui que cette prédiction s'est accomplie. Je n'y croyais point avant cette année; maintenant j'y crois. L'événement a confirmé l'oracle. C'est ce matin que j'ai été sacré par les mains du vénérable et saint cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, assisté de l'archevêque de New-York. Mgr. Hugues, et de l'évêque de Marseilles, Mgr. Mazenod, dans l'église des Pères Lazaristes. Que la sainte volonté de Dieu soit faite; car tout me dit, tout me prouve que c'est la volonté de Dieu. Il faut obéir à Dieu. Seulement, je crains de ne pas correspondre à ses grâces. Prions, frère, prions beaucoup, afin que dans sa miséricorde il les multiplie tellement, qu'il me préserve du malheur d'en abuser.”

Je m'embarquerai vers le 15 mai pour l'Amérique, afin de me rendre à Québec vers le commencement de juin, moins joyeux que si je n'étais pas évêque, mais toujours heureux de t'embrasser ainsi que ce cher papa, et toute la famille.

Mgr. l'Archevêque était l'aînée de la famille.

A la même date, il écrivait aussi à l'un de ses plus intimes amis, à l'abbé Plante, qui fut dix-huit ans son vicaire à N.-D. de Québec, et plus tard chapelain de l'Hôpital-Général.

“ Carissime, *Benedicat te omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus. Amen, Amen!*”

“ Vous m'avez demandé les premières lignes tracées de ma main d'évêque: les voici, inspirées par l'amitié, suggérées par l'Eglise, sanctifiées par la charité!”

“ Oui, c'est aujourd'hui que ce sacrifice est accompli, que cette main a été consacrée. M. Sax vous envoie tous les détails de ce grand jour de ma pauvre vie: il est inutile que je vous les répète; comme il n'est pas besoin non plus que je vous donne les autres nouvelles, puisque notre ami s'est chargé de vous les dire.”

“ *Ecce Sacerdos factus es, non alleviasti onus tuum*, dit le pieux auteur de l'Imitation. N'aurait-il donc dit à celui qui a été élevé à la dignité d'Evêque Moi, je ne sais plus dire que ces paroles à mon Dieu: Ayez pitié de moi! ayez pitié de votre église! et à mes amis, et à toutes les âmes charitables, et à vous en particulier: Priez pour moi.”

A son arrivée à Québec, les journaux du temps disent qu'il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie, comme un père impatientement attendu, après une longue absence, au sein de sa famille. Une foule immense couvrait les quais, encomrait les rues, depuis le débarcadère jusqu'à Notre-Dame. Jamais un tel rassemblement ne s'était vu à Québec

depuis le jour où Mgr. Plessis débarqua au même lieu à son retour de Rome.

Il employa toutes ses forces à aider Mgr. l'Archevêque dans l'administration du diocèse. Le 8 mars 1852, il était nommé supérieur des Ursulines, de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général. Ce fut surtout dans la visite si pénible des paroisses qu'il rendit service à l'Archevêque : on sait combien laborieuses, fatigantes et souvent périlleuses étaient à cette époque les visites lointaines de la Gaspésie, de la Baie des Chaleurs et du Labrador. Quel travail il s'imposait pendant ces visites ! Il faut l'avoir vu à l'œuvre, pour pouvoir se former une idée des fatigues auxquelles il se condamnait : les journées entières étaient employées à prêcher, catéchiser, confesser, confirmer, à consoler, encourager, relever les âmes abattues. Où il était admirable surtout, c'était en instruisant les petits enfants : quelle suave simplicité ! comme il savait se mettre à la portée de leur jeune et faible intelligence ! quelle manière frappante, originale, claire dans l'exposition des sublimes vérités de la religion ! Quelles gracieuses et saisissantes comparaisons ! Comme il remuait profondément les âmes, et y laissait une impression durable lorsque l'office terminé, ayant la mitre sur la tête, la crosse à la main, prêt à laisser son trône, il se tournait tout à coup vers la foule recueillie, et d'une voix empreinte d'une émotion divine, il faisait entendre ces mots : " Tout pour Dieu ! Tout pour Dieu ! mes chers frères." C'était son adieu.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un extrait d'une lettre écrite en tournée pastorale, à M. l'abbé Plante. Elle nous montre que sous la mitre, sa charité pour les pauvres n'avait fait que s'accroître. Cette lettre est datée du Bic le 20 juillet 1855.

" Cher ami, j'écris avec cette plume d'or que vous m'avez donnée, vous savez quand et pourquoi."

" Allez-vous faire quelque figure dans les fêtes que l'on prépare à la *Capricieuse* ? Oh ! si l'argent que l'on gaspille à toutes ces fêtes était employé à apaiser la faim de nos pauvres, surtout des pauvres de ces quartiers, où la misère est si grande cette année à la suite de la gelée de l'automne dernier ! Oh ! combien de braves gens, de petits enfants qui demandent du pain, et qui se nourriraient volontiers des miettes qui tombent de la table de nos citadins en fêtes ; mais il n'en mourra aucun de faim, je l'espère. Le bon Dieu prendra soin de ces petits. *Tibi derelictus est pauper.*"

Dans le mois de février 1855, Mgr. Turgeon était frappé de paralysie, et le 11 avril de la même année, Mgr. de Tloa fut chargé du lourd fardeau de toute l'administration de l'archidiocèse. Que d'œuvres accomplies pendant cette période qui s'étend de 1855 à 1867 ! Impossible de les énumérer toutes ici ; qu'il nous suffise de rappeler les principales. Il inaugure son administration en donnant un mandement *pour encourager le culte de*

la sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame des Victoires de la Basse-Ville de Québec. C'est un des plus beaux, des plus touchants, des plus pieux écrits qu'il soit donné de lire sur la sainte Vierge ; on le croirait sorti de la plume de saint Bernard. Une année auparavant, il avait écrit le célèbre mandement des *Tables Tournautes* ; cette lettre pastorale est si remplie de doctrine, que le Père Gury la cite avec éloge dans plusieurs éditions de sa théologie morale.

Personne n'a oublié la grande démonstration qui fut faite à Québec en faveur du Souverain Pontife, en 1860. Qu'il était beau d'entendre nos hommes d'état les plus illustres, professer publiquement leur attachement au Saint Siège ! Mais, dans cette circonstance solennelle, qui fut une lutte ratoire en même temps qu'une brillante manifestation de la foi catholique de notre ville, Mgr. Baillargeon sut conquérir la palme. Nous ne pouvons citer que quelques phrase de son discours :

“C'est ici une assemblée d'un genre nouveau, une assemblée extraordinaire, soit dans le nombre et la qualité des personnes qui la composent, soit dans son objet.

“ C'est la population catholique d'une grande ville qui s'est réunie ; ce sont les 40,000 catholiques de Québec, auxquels se sont joints MM. les députés catholiques de la province, ainsi que tout ce qu'il y a de plus noble parmi les fonctionnaires publics, qui ont voulu s'assembler en masse.

“ Quel spectacle, messieurs ! qu'il est noble, qu'il est grand cet empressement de la population catholique de toute une ville !

“ Vous savez déjà quelle en est la cause ; mais je serai heureux de la rappeler, et il vous plaira sans doute de l'entendre encore. Un cri de détresse est parti du trône apostolique, et il a été entendu de tous les enfants de l'église et en particulier de ceux du Canada. Ce gémissement sorti du cœur du chef de l'église, a pénétré jusqu'au cœur des catholiques de Québec. Ils ont été profondément émus ; et voilà ce qui explique ce mouvement, cet enthousiasme. Ils ont compris, en effet, que leur père commun était dans la souffrance, et ils veulent aujourd'hui lui montrer leurs sympathies.”

Bien que sa santé fût dans un état alarmant, cependant, en 1862, sur l'invitation de Pie IX, Mgr. de Tloa se rendit à Rome, pour y assister aux fêtes de la canonisation des martyrs du Japon ; c'est alors qu'il fût nommé Assistant au trône pontifical et fait Comte Romain. Dans la ville éternelle, tous ceux qui firent sa connaissance furent frappés de ses aimables vertus. Mgr. de la Bouillerie, se trouvant un jour à table avec Mgr. de Tloa et plusieurs évêques français, ne put s'empêcher de dire à un abbé canadien qui était à ses côtés : “ Quel vénérable évêque vous avez ! La sainteté brille sur cette noble figure ! On voit bien que ce n'est pas le gouvernement qui nomme les évêques dans votre heureux pays ! ”

En 1863, il présidait le troisième concile de Québec, et alors, comme

en 1868, il avait lui même préparé avec un soin admirable toutes les matières à traiter, il avait même rédigé de sa propre main les décrets qui furent soumis à l'approbation ou à la modification des Pères.

Ce fut en 1865 que Mgr. de Tloa publia la deuxième édition du Nouveau Testament ; il en fit hommage au Souverain Pontife. Le Pape lui envoya un bref tout à fait élogieux.

Le 24 mai 1866, Mgr. Baillargeon se rendait sous le toit béni du Séminaire de Nicolet, pour y assister à cette fête unique dans notre pays, et qui a eu un si grand retentissement.

“ C'est un bonheur pour moi de rencontrer ici mes frères cadets, car il y a aussi des frères de collége, de joindre ma voix à toutes les autres pour glorifier cette maison, que vous avez si bien appelée *Alma Mater*. Moi aussi, je suis heureux de compter au nombre de ses enfants. Cette réunion si extraordinaire est l'accomplissement d'un vœu, d'un souhait que je faisais il y a un demi-siècle. A cette époque, j'étais écolier de Nicolet. Plus d'une fois, je dis alors à mes condisciples que je serais heureux de les rencontrer dans cinquante ans. Mais c'était un rêve, et quel rêve de jeune homme ! je ne me doutais nullement qu'il s'accomplirait. Par une heureuse pensée, cependant, mon vœu se trouve aujourd'hui réalisé. Je ne sais si l'on me permettra de conseiller à mes jeunes frères de se donner un pareil rendez-vous, dans cinquante ans.”

Le 28 août 1867, l'intérieur de la cathédrale de Québec étalait comme aujourd'hui, un deuil saisissant : les restes vénérés de Mgr. Pierre Flavien Turgeon étaient déposés à côté des cendres de son illustre ami, Mgr. Plessis. Le même jour, l'évêque de Tloa prenait possession du siège archiépiscopal de Québec.

Rien ne fut changé dans ses habitudes et dans sa manière de vivre. On rapporte que, le jour de son ascension au trône archiépiscopal, quelques prêtres se permirent de lui dire : Monseigneur, maintenant que vous êtes archevêque, il faut que vous ayez une voiture, des chevaux, enfin un équipage conforme à votre dignité. L'archevêque réfléchit un instant, et prononça ces paroles d'une voix émue : “ Du travail, donnez-m'en tant que vous voudrez ; mais, de grâce, des honneurs délivrez-m'en.”

Oui, du travail ! qu'il en a fait pendant les trois dernières années de sa vie au milieu de souffrances continuelles, et les plus cruelles, sans se plaindre et sans vouloir les avouer !

Le 2 février 1868, Mgr. Joseph LaRocque lui remettait le *Pallium*, insigne et marque de la dignité archiépiscopale.

Tout le monde a encore présente à l'esprit la belle démonstration de l'automne dernier, lors de son départ pour le concile œcuménique. Les citoyens de Québec donnèrent une nouvelle preuve de leur foi, et un nouveau témoignage de leur amour et de leur vénération pour Mgr. l'archevêque. A Rome, pendant le concile, on sait comment l'illustre prélat a

été vénéré par tous ceux qui l'on connu, et comment son mérite et sa science ont été appréciés : il était membre de la Congrégation de la *Discipline*. Mais ce qu'on ne connaît peut être pas assez, ce sont les souffrances qu'il a endurées et les travaux qu'il s'est imposés, bien qu'à l'agonie, comme il le disait souvent au grand vicaire Taschereau. Un de ses grands chagrins fut de se voir forcé de laisser Rome sans pouvoir donner son vote sur le dogme si consolant de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ.

Revenu de sa visite pastorale presque mourant, il s'occupait encore quelques semaines des affaires les plus importantes de son diocèse ; mais bientôt les forces l'abandonnèrent tout à fait. Toutefois la présence de son cher clergé, réuni pour la retraite ecclésiastique, ranima sa vie à demi éteinte, et le jour anniversaire de son élévation au siège archiepiscopal, il put recevoir les hommages de ses prêtres.

Ah ! quelle entrevue touchante, et en même temps quels adieux déchirants ! Il fit ses dernières recommandations à ses enfants—nous l'avions appelé notre père ; — à ses compagnons d'armes, — nous l'avions appelé notre chef. Quelles larmes coulèrent lorsqu'il prononça ces paroles : Mon successeur possèdera plus de science, plus de qualités, plus de vertus que moi ; mais, vous aimer davantage, c'est impossible ! ”

Enfin, quelques semaines encore s'écoulèrent. Les souffrances redoublent ; mais la résignation et la vertu ne font qu'augmenter jusqu'à cette heure fatale ou, le 13 octobre, à cinq heures et vingt-deux minutes, entouré des membres de sa famille, d'un grand nombre de prêtres de la ville, ayant à son chevet Mgr. l'évêque de Rimouski, il rendit sa grande, noble et belle âme au Prince des Pasteurs, et reçut, sans doute, la couronne de gloire qui ne se flétrit point : *Cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem glorie coronam.* (I. S. Pierre, V. 4.)

Nous pouvons donc assurer que les paroles qui se lisent sur le tombeau d'un évêque dans l'église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, et qui se trouvent placées en tête de cette notice biographique, conviennent admirablement à l'illustre et saint prélat.

Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet. Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra, ou plutôt il vit dans la gloire. Amen.

B. P., Ptre.